

N. J. SPYROPOULOS

HÉRACLITE

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ
ΕΡΓΑΣΤΗΡΙΟ ΕΡΕΥΝΩΝ ΝΕΟΚΛΑΣΙΚΗΣ ΦΙΛΟΣΟΦΙΑΣ
ΔΙΕΥΘΥΝΤΗΣ: ΕΠ. ΚΑΘΗΓΗΤΗΣ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΣ Θ. ΠΕΤΣΙΟΣ

ATHÈNES

1956

Ε.Υ.Δ της Κ.τ.Π
ΙΩΑΝΝΙΝΑ 2006

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ
ΤΟΜΕΑΣ ΦΙΛΟΣΟΦΙΑΣ
ΕΡΓΑΣΤΗΡΙΟ ΕΡΕΥΝΩΝ ΝΕΟΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΦΙΛΟΣΟΦΙΑΣ
ΔΙΕΥΘΥΝΤΗΣ: ΕΠ. ΚΑΘΗΓΗΤΗΣ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΣ Θ. ΠΕΤΣΙΟΣ

HERACLITE

Ε.Υ.Δ της Κ.τ.Π
ΙΩΑΝΝΙΝΑ 2006

N. J. SPYROPOULOS

HÉRACLITE



ATHÈNES

1956

Ε.Υ.Δ της Κ.τ.Π
ΙΩΑΝΝΙΝΑ 2006

AVERTISSEMENT

Ce livre, dont *HÉRACLITE* est le titre général, comprend deux parties principales :

L'Introduction est une analyse philosophique et historique de ce que nous savons de la vie et de l'œuvre du grand philosophe.

La deuxième partie — Πάντα ῥεῖ — Tout s'écoule — est une composition dramatique en vers. Elle a pour sujet la personnalité d'Héraclite et le rayonnement que cette personnalité a eu sur la formation morale.

L'ouvrage publié en grec par M. N. Spyropoulos comprend encore 137 fragments d'Héraclite, en grec ancien, avec leur traduction en grec moderne, ainsi que vingt-cinq pages de texte où l'auteur cite les philosophes et les historiens de l'antiquité à qui nous devons des commentaires sur Héraclite : Aétius, Apollonius de Tyane, Aristote, Galène, Démétrius de Magnésie, Démétrius de Phalère, Diogène Laerce, Eudémos de Rhodes, Thémistius, Censorinus, Clément d'Alexandrie, Macrobe, Numénius, Platon, Plutarque, Polybe, Sextus Empiricus, Suidas, Strabon, Sotion d'Alexandrie, Chalcidius. Une brève notice biographique sur chacun de ces auteurs complète le commentaire de M. N. Spyropoulos¹.

C'est à M. J. LACARRIÈRE qu'est due la traduction de ce livre. Nous n'avons pas jugé utile de traduire les fragments d'Héraclite, dont la plupart ont été plus d'une fois présentés dans des éditions critiques. Je regrette que la modestie de M. N. Spyropoulos prive le lecteur français des pages et des notices consacrées aux commentateurs anciens d'Héraclite.

OCTAVE MERLIER

1. L'Académie d'Athènes a couronné l'ouvrage de M. N. Spyropoulos.

AVANT - PROPOS

Héraclite est une des intelligences les plus puissantes et les plus lumineuses qui aient existé dans le monde. Seule une intelligence d'une force aussi inflexible pouvait établir la théorie, si lourde de conséquences, de l'écoulement ininterrompu de toutes choses. Seule une intelligence d'une lumière aussi pénétrante pouvait illuminer d'un espoir joyeux et neuf les pleurs qu'occasionne un deuil éternel.

Dans sa recherche de lui-même au milieu du changement continu, interne et externe, des choses, de leur écoulement incessant et de leur lutte continuelle, au sein de tout ce qui constitue le monde et nous-mêmes, Héraclite a contemplé l'éternelle vérité. Dans une inspiration quasi sacrée, il a taillé, gravé les degrés du Bien qui conduisent l'homme au temple de la vérité et le font accéder aux suprêmes hauteurs.

Héraclite a été pour son époque un soleil prodigieux. La lumière qu'il a dispensée sur le mystère de la vie et du monde brille toujours. Tout comme les paroles de la Pythie — il le dit lui-même — dont les prophéties couvrent des milliers d'années, les paroles d'Héraclite sont des vérités prophétiques. Pour elles il n'est pas de frontières dans le temps, elles embrassent l'éternité.

Ainsi ai-je compris Héraclite l'Obscur, depuis qu'a commencé d'apparaître à mes yeux le Pourquoi implacable de l'Univers; ainsi me suis-je efforcé de l'esquisser dans les pages qui suivent.

INTRODUCTION

1.— Les philosophes présocratiques s'efforcèrent de découvrir, de définir la substance première, le commencement et la cause du Tout. Les premiers pourtant, les philosophes Ioniens, voulurent déterminer l'origine du monde, à partir de quel élément il s'est constitué, et quel est cet élément. THALÈS DE MILET pensait que c'était l'Eau. Pour ANAXIMANDRE, c'était l'Indéfini; enfin, pour ANAXIMÈNE, le mouvement de l'Air.

Vinrent ensuite les Pythagoriciens. Ils constatèrent la régularité, la stabilité des phénomènes, la possibilité de les déterminer par des nombres, et ils essayèrent de découvrir dans le Nombre la cause de l'Univers. PYTHAGORE et ses disciples — Philolaos et Architas — placèrent à l'origine du Tout, que Pythagore fut le premier à appeler Univers (Cosmos), la Mesure et l'Harmonie, parce que toutes les choses de l'Univers forment un ordre harmonieux, semblable à l'ordre que forment entre eux les nombres.

Parallèlement, les Éléates estimèrent que la substance du Tout, c'est l'Être, et que le non-être n'existe pas. Pour cette école, par suite, la multiplicité et le mouvement étaient des choses dépourvues de sens. XÉNOPHANE de COLOPHON, par exemple, enseignait que le Tout est Un, et que cet Un, éternel et immobile, c'est Dieu. Son disciple PARMÉNIDE démontrait à son tour que seul l'Être, c'est-à-dire la matière qui remplit l'espace, existe, tandis que le non-être n'existe pas, ne peut même pas avoir de sens. Il s'ensuit que l'idée du Devenir et de la Destruction devait être rejetée. La logique seule permet d'atteindre la vérité, tandis que les sens sont une source d'erreurs.

Vinrent enfin les philosophes naturistes du 5^e siècle avant J.C., qui cherchèrent à démontrer que c'est la variabilité, le mouvement, et la rencontre des éléments composant l'univers

vers qui sont à son origine. LEUCIPPE d'ABDÈRE, et surtout son disciple, DÉMOCRITE, enseignèrent qu'au commencement étaient les Atomes et le Vide, et que la Création n'est rien d'autre que la transformation éternelle, par synthèse, des premières molécules de matière, qui sont immuables. Les substances des atomes sont innombrables : leur union crée les éléments innombrables de l'univers, de même que leur séparation crée leur destruction. C'est la même idée, ou à peu près, que reprit EMPÉDOCLE. Pour lui, la Création se fait par union, et la destruction par séparation. Union et destruction sont toutes deux une transformation des Principes (rhizomata), particules immuables et indestructibles, qui s'unissent par Attraction (philotês), et se séparent par son contraire, par Répulsion (neikos). ANAXAGORE de CLAZOMÈNE, en cherchant à expliquer l'harmonie du Tout, soutint que le mouvement n'a pas sa cause dans un élément particulier, mais dans quelque chose de distinct, qui se meut de lui-même et qui est le *Noûs* (Esprit), qui donne à toute chose sa direction, sa vie, son mouvement et son rythme.

2.— HÉRACLITE est né à Éphèse en 535 avant J.-C. C'est donc le plus ancien des philosophes naturistes de son époque. Il n'a pourtant jamais quitté sa ville natale, où il se forma, vécut, écrivit son livre, enseigna, et mourut vers 475 av. J.C. De tous les philosophes présocratiques, il fut le seul à apercevoir et à comprendre le mouvement ininterrompu, l'énergie et la transformation continuelles qui caractérisent le Tout. Il a vu et compris que ces trois éléments sont éternels et infinis, qu'ils sont une seule et même chose, et que cette seule et même chose, origine du Tout, c'est le Feu, cette force toujours en vie, commencement, cause, raison et fin de l'Univers. Cette substance primordiale — le feu — en se condensant et en se raréfiant, a créé le Devenir au sein d'un écoulement surprenant, d'une transformation perpétuelle, au sein de quelque chose de continuellement neuf, de continuellement renouvelé, éternel, qui est et qui sera, sans que

personne l'ait créé, ni dieu ni homme, qui existe par lui-même, de par son caractère et son énergie propre.

3.— Une pareille théorie devait fatalement bouleverser les croyances de l'époque, et susciter non seulement la crainte et l'étonnement, mais les incompréhensions et les malentendus à travers les siècles. Comme nous le verrons plus loin, Héraclite devança son époque non de quelques siècles, mais de plusieurs milliers d'années. Jaillies de la source primordiale de l'éternelle Vérité, ses idées se répandirent pour l'éternité. Il se devait donc d'exposer, d'enseigner, d'expliquer, d'écrire ce que son cerveau, dans une révélation surnaturelle, avait enfanté. Étant donné son époque, ses moyens d'expression, le niveau spirituel de ses contemporains, Héraclite fut contraint d'écrire, d'enseigner dans un mode et dans un style inspirés, obscurs, prophétiques, en s'exprimant par allégories, par symboles et par métaphores. Par suite, de nombreux éléments ont jailli à l'état brut de l'explosion géniale de ce véritable volcan philosophique, et ce sont justement ces éléments bruts qui ouvrent toutes grandes les portes de la pensée, pour qu'elle s'envole là où son élan l'entraîne, ou qui la capturent et la font tournoyer sans but sur des chemins dont les étapes sont la recherche erronée, l'impuissance, l'impatience et l'égoïsme de l'esprit.

De telles tendances, de telles interprétations douteuses ou erronées, ou de telles incompréhensions, peuvent trouver leur origine dans le fondement même de sa théorie, dans le « Tout s'écoule » et dans ses conséquences ; dans, par exemple, cette phrase symbolique : « Il faut retirer Homère des programmes des jeux Olympiques et battre ses rhapsodes ».

Héraclite dit aussi que « le soleil a la largeur d'un pied humain », ou que « le soleil est chaque jour nouveau », et encore que le commencement et la cause du monde, c'est le feu, et que « la guerre est à l'origine de toutes choses ».

Il est incontestable qu'à cette époque, et plus encore de nos jours, où les sciences positives ont tellement progressé,

de tels rapprochements pouvaient et peuvent sembler naïfs, voire cocasses. Mais il est certain qu'Héraclite, par ces phrases, voulait dire tout autre chose : « le soleil a la largeur d'un pied » signifie : il semble avoir cette largeur parce qu'il est très loin de nous, et rien d'autre. « Le soleil est chaque jour nouveau » : cela signifie que le soleil, soumis lui aussi à des changements continuels, est chaque jour différent de ce qu'il était la veille. De même, la substance primordiale, le Feu, n'est pas le feu que nous voyons chaque jour, mais quelque chose que nous ne pouvons saisir et objectiver. C'est une énergie toujours vivante, énergie que nul n'a créée, ni dieu ni homme, et qui tire son existence d'elle-même, qui existe et qui existera. Il est à la fois démiurge des autres et de lui-même. Il change sans cesse. Et toutes les choses créées par ce changement forment entre elles des contraires. L'une combat l'autre. Et c'est cette lutte, où chaque contraire se substitue à l'autre pour devenir cet autre, c'est ce combat perpétuel, qui constituent la Création, qui donnent naissance à de nouvelles formes, qui créent une inimaginable harmonie. Cette énergie éternellement vivante, cette substance, se gouverne elle-même, elle a sa propre discipline, ses lois éternelles et inviolables, son ordre et ses fins.

4.— Que n'eut-il à sa disposition des télescopes et des microscopes ! Que n'a-t-il feuilleté les traités d'énergie atomique ! Que ne passa-t-il sa vie à la bibliothèque de la Science, penché sur les systèmes cosmogoniques et théologiques : là où d'autres parviennent par intuition, il aurait lui, clairvoyant, par son esprit indépendant, par la diversité de sa pensée, réussi à s'initier aussi bien qu'eux aux secrets du monde et de la vie. Son intelligence supérieure a saisi, embrassé ce que disent aujourd'hui, ce que diront demain savants et techniciens, toutes les connaissances dues aux plus récents instruments inventés par l'homme, et même jusqu'aux conquêtes les plus imprévisibles de l'intelligence. Héraclite a vu, en visionnaire, le commencement du monde,

l'Éternité et l'Infini. Il voit, en une auréole fantasmagorique, que la vie et la mort ne sont que l'élaboration d'une même chose ; il réussit à discerner, à distinguer le bien des replis pourpres et infinis du mal, enfin à entendre, à goûter l'harmonie inimaginable, au sein même de l'inintelligible disharmonie, de la lutte la plus impitoyable, de l'éternel combat des contraires. Héraclite, lui aussi atome du Tout, s'est élargi jusqu'à Lui, et le Tout s'est condensé en Héraclite. Au milieu des tourbillons de la création, allant du premier à tous les autres, du plus petit, du plus imperceptible au plus grand, au plus inconcevable, il a compris, ressenti, saisi et cerné l'un d'eux, celui de la substance première, de l'énergie primitive, le tourbillon primordial, cause suprême de l'Univers.

5.— La substance primordiale, qu'Héraclite, d'une façon symbolique et représentative, a appelée le Feu, est infinie et éternelle. Elle existe par elle-même. Elle a sa cause en elle-même. Sa caractéristique particulière est de prendre, sans cesse, des formes nouvelles et différentes, donc d'être dans un mouvement et un changement continuel, car mouvement signifie changement, et vice versa. Chacun d'eux est contenu dans l'autre. Le monde est un travail, une création, une constitution de cette substance primordiale, qui, par ses modifications, ses mouvements, crée chaque élément composant le Tout. Chaque chose donc, de l'infiniment petite à l'infiniment grande, se trouve dans un perpétuel état d'agitation, de modification. Chaque chose aussi, dans un intervalle de temps impossible à saisir, se change en une autre, différente de son premier état ; celle-ci à son tour en une troisième, qui se change elle-même en une quatrième, sans trêve. Autour de nous, en nous, tout, sans cesse, bouge et change. Rien ne demeure immobile, immuable un seul instant. Une infinité de formes, à chaque instant, naissent, tandis qu'une infinité d'autres, à chaque instant, coulent et s'effacent. Tout « s'écoule », tout passe, rien ne demeure ;

dans le même fleuve coule une eau toujours nouvelle. Écoulement continu, éternel.

6.— Chaque chose est le résultat de cette incessante transformation. Elle n'a ni commencement ni fin. Dès l'instant premier où il semble qu'apparaisse une forme déterminée, dès ce même instant cette chose porte en soi le germe même de sa métamorphose. Sans arrêt, inexorablement, implacablement, elle se change en une autre qui, peu à peu ou très vite, se substitue à elle, en une autre qui est sa suite, sa continuation ; mais elle aussi, cette autre chose, a en elle, dès le début, le germe du changement. Bien que créée, elle se transforme à son tour en une autre, et ainsi se poursuit éternellement le cycle. Cette substance primordiale engendre donc par son propre changement ce qui existe, c'est-à-dire l'être, mais aussi, en même temps, ce qui change l'être, son contraire, le non-être. Ainsi la vie crée-t-elle la mort, et le jeune crée-t-il le vieux. Et ainsi la première racine, le premier germe de chaque chose, de chaque forme nouvelle manifestée dans le monde, est en même temps la vie et la mort. Au sein de la vie il y a la mort, sa partie intégrante. Au sein du jeune commence à s'installer le vieux ; au sein du vieux le jeune, qui, en continuant le cycle, devient vieux à son tour. En chaque chose il y a deux contraires, et chacun tend à remplacer l'autre ; chacun est chassé pour devenir quelque chose de différent, pour changer. Les deux contraires sont engagés l'un contre l'autre dans une lutte sans fin ni trêve.

Toutes choses, par conséquent, sont nées de la transformation que subit d'elle-même la substance primordiale. Bien que créées, elles changent, et, par ce changement, elles luttent contre celles qu'engendre ce changement. Une loi inviolable et éternelle organise la genèse des choses dans l'Univers : le changement et l'opposition des contraires — l'écoulement et la lutte — commencement et loi de toutes choses.

7.— Les contraires, toutefois, dans leur lutte, conservent entre eux un équilibre qui crée une sorte d'accord. La discorde et l'instabilité, la guerre et la destruction, ont comme contre-poids, comme réponse, la concorde et la stabilité. L'arc et la corde, comme les cordes de la lyre, ont des positions ou des tensions contraires. Quand l'archer tend, en sens inverse, l'arc et la corde, la flèche part et file. C'est en écartant l'une de l'autre avec ses doigts celles de la lyre que le musicien fait résonner son instrument. Il en est de même des choses taillées en sens inverse, tels le coin et l'entaille. Mais toutes ces tendances contraires, qui entrent en action pour produire un effet, sont interdépendantes et ne peuvent outrepasser l'ordre établi. La dureté de la corde limite la tension de l'arc, de même qu'une flexibilité donnée de l'arc limite l'angle de tension de la corde. L'Univers est une synthèse des contraires : il est accord, équilibre de choses qui, tout en s'écoulant, en s'effaçant, luttent entre elles ; il est l'harmonie finale des contraires. Cette harmonie secrète est si inimaginablement grande qu'on ne peut la comparer, dans toutes ses dimensions, qu'à celle qu'on voit autour de soi dans la Création. Cachée sous la négation et l'affirmation, sous les formes passagères de la vie et de la mort, sous la lumière et l'ombre, sous la guerre et la paix, cette harmonie supérieure étend des ramifications multiples, infinies, et tisse un merveilleux ouvrage. Et cette harmonie, c'est Dieu. Dieu est à la fois jour et nuit, hiver et été, faim et satiété, guerre et paix, union harmonieuse des contraires, incarnation de la justice cosmique, primordiale substance, existence et cause du Tout.

8.— A travers le changement et la lutte, qui se produisent sans arrêt et sur différents plans, prennent naissance à tout moment des formes nouvelles, tandis que celles d'avant passent et disparaissent. En d'autres termes, nous avons d'un côté la naissance, la vie, et, d'un autre, l'anéantissement, la mort. Devant nous apparaissent deux chemins, les deux voies fondamentales de la transformation. L'une mène vers

le Haut, vers la naissance et la vie. Elle a son origine dans la force spontanée du changement. L'autre, sœur jumelle de la première, mène vers le Bas, vers la destruction et la mort. On peut imaginer, un instant, se trouver devant ces deux voies, régies par la loi : « ma vie est ta mort, et ma mort est ta vie ». Mais en examinant les choses plus profondément, nous voyons que la réalité est différente. Au cours de l'incessante transformation, l'un devient l'autre. Cet autre, ce n'est pas seulement l'un, qui a pris une forme ou une consistance différente. Tant que la transformation se poursuit, le premier entre toujours plus profondément dans le second, et le second dans le premier. L'enfant est un prolongement de ceux qui l'ont engendré, tout comme il a lui-même en eux son prolongement. Et les parents ont leur prolongement en lui, tout comme ils sont le sien. De sorte que la vieillesse, la destruction, la mort, signifient transformation, passage, dans le même élément, d'un état à un autre. Nous allons de la vie vers la mort, et inversement ; nous allons du sommeil vers la veille, et inversement. De l'être au non-être, et inversement. Les deux voies ne sont donc au fond qu'une seule et même chose. Ce qui est vivant, c'est ce qui est mort ; ce qui est éveillé, ce qui est endormi : le jeune c'est le vieux ; parce que, tant que les transformations se poursuivent, ceci devient cela et inversement. La mort est donc une apparence. Nous n'avons affaire qu'à une forme de vie transformée en une autre. Nous n'avons devant nous que les formes successives de la substance primordiale, que l'éternel Devenir.

9.— Les différents éléments de l'Univers ne naissent pas, ne disparaissent pas, cependant, arbitrairement, quant à leur quantité et leur qualité. Il n'y a pas davantage incohérence dans leur durée, désordre dans leur composition, ni dans le mode de succession des maillons qui forment le cycle éternel du Devenir.

Il n'y a ni désordre, ni confusion, ni chaos dans la Créa-

tion. La vie s'allume et s'éteint avec mesure. Aucune chose ne peut outrepasser ses limites, sa substance, le cadre précis de son rôle dans la naissance et dans la mort. Le parcours, la succession, la direction, la progression de la transformation, tout, sans exception, se trouve soumis à la Mesure. Et la mesure, partie intégrante de la substance primordiale, c'est la loi inflexible, inviolable, la loi éternelle, universelle, naturelle, la Fatalité, qui la crée, la détermine et l'impose.

10.— Pour la même raison, aucun élément ne peut, arbitrairement, jaillir et se maintenir à son gré, ni accomplir son cycle ou prendre la place qu'il désire, à sa façon. Toutes les choses, sans exception, doivent suivre l'ordre des diverses combinaisons et directions, et sont régies par cet ordre, esquissé sous nos yeux dans toute la Création. Et cet ordre est une oeuvre du Temps, lui aussi partie intégrante de la substance primordiale.

11.— Donc l'Univers n'a pas été créé. Il n'est pas régi. Il n'est pas subordonné à quelque puissance arbitraire ou aveugle ; il n'existe pas par hasard. Avec lui est née sa propre modification et celle de ses fins ; il la porte en lui comme une composante inséparable. Toutes les énergies, toutes les choses qui ont eu lieu, tout l'univers, sa naissance, sa formation, sa morphologie, ses manifestations, son évolution, ses buts, en lui et hors de lui, tout cela, sans exception, est gouverné et dirigé par un enchaînement logique supérieur.

Cette Logique supérieure, c'est le Logos divin¹, le Logos du Devenir, la substance primordiale elle-même. Ce Logos divin est à la base de tout, il circule de toute éternité dans la nature et gouverne tout, pénètre tout. Sa puissance est telle qu'il suffit à tout et domine tout. Le Lo-

1. Voir la note de la page 17.

gos divin s'étend à l'homme, parce qu'il est lui aussi un des membres de la nature. Il existe donc pour chaque chose un Logos à elle, et pour l'homme un Logos humain. Le Logos humain n'est pas le même pour chaque homme. Plus un homme participe à ce logos divin, plus il perd son individualité pour se fondre en Lui, et, à travers Lui, dans la substance primordiale de l'Univers. Mais, généralement, les hommes restent étrangers et indifférents au logos. Ils se comportent à son égard comme le font les aveugles avec ce qu'ils ont devant les yeux. Et cela, parce qu'ils vivent dans l'erreur et croient posséder séparément leur logos à eux, sans rapport avec le logos universel. Ils cherchent à posséder des connaissances spécialisées et tombent dans une érudition désordonnée. Ils s'imaginent que les avis du peuple sont ceux qu'ils doivent suivre, et ils ne s'intéressent à rien d'autre, ressemblant ainsi aux bêtes de somme, qui préfèrent la paille à l'or. Pourtant tout homme ennemi de cette erreur, qui parviendrait à appréhender l'universel Logos, reconnaîtrait en même temps que le tout c'est l'un, et que l'un c'est le tout. Il comprendrait l'unité du Monde. Il saisirait combien sa minuscule existence, perdue au milieu d'une infinité d'autres, de l'infinité des éléments qui constituent le monde, est, en réalité, reliée étroitement, irrévocablement, par des fils innombrables, à ces autres existences, et fait route commune avec elles. Ainsi, plus on fuit ce que l'on a en soi de banal et de commun, plus on brise, plus on tranche, largement, efficacement, les liens que sont les préjugés, les traditions fausses et l'ignorance ; plus on démolit les murs, les remparts que les forces obscures et barbares de la bassesse ont édifiés, dans la suite des siècles, plus on se libère, et plus on perd son individualité pour gagner l'infini. En participant à l'universel écoulement, l'homme embrasse l'immortalité, tandis qu'en se cantonnant dans son individualité, il s'associe à la mort. Voilà l'unique et éternelle vérité. Cette vérité, tous nos efforts doivent tendre à la saisir plus profondément et plus largement. En tant qu'hommes, nous

dépendons du Logos divin. Il ne faut pas l'oublier, et prétendre dépasser notre place naturelle. Tous ceux qui font le contraire sont la proie de la souffrance, qu'ils découvrent à cette occasion. En général, c'est la satisfaction de l'égoïsme qui est en nous la plus forte. Le corps est victime de nombre de faiblesses. Le plaisir, pris sans réflexion et sans raison, abaisse l'homme au point de lui faire croire que le plus grand bonheur consiste dans la satisfaction des vices et des besoins du corps. Ainsi « il ne se différencie pas des bœufs, qui trouvent leur bonheur à manger de la gesse ». Il reste plongé dans la boue et en est heureux. « Les porcs trouvent leur bonheur à se tremper dans la fange, et les oiseaux domestiques dans la cendre ». Il fait souvent mine de vouloir expier, et court dire des litanies, faire des sacrifices et des offrandes. Ce n'est là qu'hypocrisie et bassesse, qui le souillent encore davantage, comme celui qui, tout crotté, voudrait se nettoyer dans la boue.

12. — Nous ne devons pas oublier combien nous sommes petits en face du Tout, en face de ce qui constitue, contient et régit le Tout. Tout comme un adulte crie à un gosse : « Eh ! viens ici, bambin ! », le Logos divin nous nomme ainsi quand il nous appelle à lui, et nous devons lui obéir. Dès qu'on comprend sa faiblesse et sa petitesse, on devient un sage. Une sagesse effective, ce n'est rien d'autre qu'aimer et dire la vérité, écouter la nature, agir comme elle l'exige sur les chemins et le domaine qu'elle ouvre et étend à tout instant devant nous. Il faut se garder d'être cupide. Tout ce que l'homme peut souhaiter devenir, tous ses rêves de richesse et d'éclat, toutes ses ambitions et ses désirs d'homme, si tout se réalisait, cela ne pourrait avoir plus de sens que tout ce que produisent, sous nos yeux, les propriétés et les desseins de la substance primordiale. L'homme doit se rechercher, se découvrir lui-même, pur et non souillé, comme il l'était quand il jaillit de la source immaculée de vie ; et c'est ainsi qu'il doit rester.

13.— Rares sont ceux qui, dans leur lutte incessante et dure, se tiennent en vainqueurs, droits, au milieu des blessures, et conquièrent la vérité. Les autres, le plus grand nombre, avec ou sans combat, se croisent les mains et descendent jusqu'au dernier des degrés de la vie, jusqu'au plus bas, jusqu'à celui où homme et bête ne font plus qu'un. Ainsi avons-nous sous les yeux la foule et ses vices, la plèbe et sa bassesse. Sur un tel sol, les pensées viles, les vices humains, le règne de la chair et de la cupidité prennent racine et éclosent. Les inutiles et les dépravés façonnent à leur gré cette pâte humaine afin d'étendre sur tous l'esclavage et les ténèbres, afin de les exploiter et de satisfaire sur eux leurs criminelles et inhumaines ambitions. Et ils y parviennent facilement. Le corps a de telles faiblesses, il est si hardi dans ses prétentions, que, par elles, il entraîne le cœur ; et il est très difficile et pénible de s'en prendre à son cœur. Quand le corps souffre, quand il est embrasé d'amour, notre âme est attirée là où le désir bouillonne, là où la souffrance déchire la poitrine ; elle est prise dans les filets du désir et de la souffrance. Il ne faut pas enchaîner notre âme, la rendre inutile, mais lui permettre d'être agile et forte, jusqu'à ce qu'elle domine le corps, le gouverne, tout comme la loi divine gouverne l'univers. Ainsi, cette plèbe effrayante de sottise et de bassesse, et ses maîtres dépravés cesseront de s'engluer de boue et pourront accéder aux formes supérieures du Devenir.

14.— Chaque degré de cette ascension, l'immense peine humaine le façonne, le taille et le consolide. Dans l'éternel écoulement, dans la lutte continuelle devant les formes passagères et innombrables qui l'émeuvent et la séduisent, notre pauvre existence s'acharne à s'élever toujours plus haut, grâce à la vertu, au bien, au beau, au supérieur. Elle s'acharne à graver son rapide passage sur le disque d'acier de l'Immortalité.

Pour jouer notre rôle dans la digne et belle création,

nous devons faire de la souffrance humaine notre propre souffrance. Nous devons aimer l'homme, l'entraîner vers la vertu et l'éternelle vérité, en luttant sans cesse et en donnant l'exemple. L'exemple, on le donne en brisant les répugnantes idoles, en rejetant la boue, en chassant les ténèbres, en laissant la lumière nous inonder. En allégeant et en maîtrisant la douleur, en faisant le bien, par un effort qui nous rend meilleurs. Enfin, en mettant au pied de la mort douloureuse, comme une rose printanière qui sourit, la vie suprême avec ses grands et éternels desseins.

NOTE

Pour HÉRACLITE le Logos est l'enchaînement logique des choses dans l'univers, la loi du devenir impliquée en elles. Pour PLATON, c'est la cause d'où proviennent les choses intelligibles. Pour ARISTOTE, c'est l'intelligence. Pour les STOÏCIENS, c'est le destin, l'imprescriptible cohésion, le souffle qui parcourt toute chose. Enfin pour PHILON et les NÉOPLATONICIENS, c'est l'idée la plus élevée, la puissance divine suprême où siège le monde des idées, c'est la force qui lie l'un à l'autre Dieu et le monde.

ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ
ΕΡΓΑΣΤΗΡΙΟ ΕΡΕΥΝΩΝ ΝΕΟΓΡΑΦΙΚΗΣ ΦΙΛΟΣΟΦΙΑΣ
ΔΙΕΥΘΥΝΤΗΣ: ΕΠ. ΚΑΘΗΓΗΤΗΣ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΣ Θ. ΠΕΤΣΙΟΣ

**ΠΑΝΤΑ ΡΕΙ
ΤΟΥΤ Σ'ÉCOULE**



COMPOSITION DRAMATIQUE



Ε.Υ.Δ της Κ.τ.Π
ΙΩΑΝΝΙΝΑ 2006